

Avec *Ma vie* Lyn Hejinian composait, il y a 37 ans, un livre où chaque phrase se voulut l'entame d'un mouvement infini de perceptions, de mémoires, d'un monde où le presque rien côtoie à chaque fois le chant général. Impressionnant...

## Sœurs orphelines

Ma vie

Lyn Hejinian

Traduit de l'anglais (U. S. A) par Maitrey, Nicolas Pesquès  
et Abigail Lang

Éditions les Presse du réel

Coll. Motion Method Memory

176 pages, 17 €



Le livre de Lyn Hejinian, *Ma vie*, fut un des rares best-seller de l'avant-garde de la poésie américaine (paru d'abord en 1980, puis, en 1985) et plus précisément du mouvement *Language*. Ce n'est peut-être pas tant son titre, contenant un peu vide de tout ce qui rendrait personnel *une* vie, que la méthode de scrutation qui le compose en un vaste champ où se tresse la recherche d'une phrase et sa succession, qui ouvre sa direction novatrice. Ainsi le phrasé de *Ma vie*, livre, il faut le signaler, composé de 45 § de 45 phrases (de l'âge de trente ans aux quarante-cinq de l'auteur) pourrait s'apparenter à la compression de l'acte de cadrer et de celui de voir, ou encore à ce qui rend insécable le choix (tel moment, tel récit, tel perception, etc., reporté dans la phrase) et le montage que le livre suppose de l'un et de l'autre. Aussi *Ma vie* résonne-t-il autant de ce que marqua d'emblée *Enfance* de Sarraute que des *autobiographies intempestives\** de Gertrude Stein (auteur marquant pour Lyn Hejinian). Mais on pourrait aussi, dans l'ordre de certaines parentés ou échos, penser à le rapprocher, comme le fait A. Lang dans sa postface, du livre éponyme de George Sand ou de celui de Trotsky. *Autobiographie*, donc, qui prend acte d'une crise du sujet par quoi sa vision centripète ou -fuge, se transforme en un rhizome de connections aux excroissances ouvertes. Greffes de matériaux (p. 45) venant construire chaque §, mais aussi la succession de chacune des phrases, leur ajustement et leur séparation. L'art de ce livre consisterait ainsi à suivre l'antique *rima*, son trajet en forme de sillon agraire, en la reconduisant au sein de la prose vulgaire pour y ouvrir une autre rythmicité, peut-être même l'agencement d'un vitalisme logé

au sein de la balance de la phrase elle-même. Nicolas Pesquès a raison de dire que la vie de *Ma vie* est ainsi « une vie à cause du langage, pour cause d'expérience verbale, (...) et même d'une vie à lire, essentiellement dépendante de la forme de son expression », autant que de préciser plus loin que chaque phrase de chacun de ces 45 § est à chaque fois « une nouvelle entame comme si le livre commençait là ». Pourtant, si le lecteur doit faire cet effort d'arrachement successif face à ce grand puzzle éclaté qu'est *Ma vie*, s'il est peut-être et parfois malmené, sous tension d'attention constante, il n'en reste pas moins que la puissance du livre tient aussi à la façon dont il tient le lecteur (et sa mémoire) dans la nasse générale de ces 2025 phrases et dans les ricochets multiples qu'elle actionne au fur et à mesure de son avancée : un bout de syntagme peut être en effet repris vingt pages après, ou bien est-il choisi comme titre du § là où il fut un simple élément parmi les autres... *Ma vie*, comme en un certain sens les contraintes que le *You* de Ron Silliman avançait aussi, ouvre alors un vaste volume de perceptions stéréophoniques dont on ne départagera pas, sauf à travailler à une exégétique qui le permettrait, les éléments personnels, voire privées, de tous ceux, publiques et anonymes, évidents ou hermétiques pour nous tous rendus en phrases, comme dans « *un casier pour la collection de cartes postale* » : nous tous qui les entendons comme nous le voulons, pour rêver avec eux, s'éveiller, s'endormir, se lever et marcher la journée avec leur lancinante étrangeté. On pourrait plonger les mains dans ce lac de phrases frétilantes et tenir, en chacune des monades qu'elles forment, un monde entier, comme autant d'éléments d'un ensemble appartenant : « *les ondes de chaleur tremblotaient sur la route — de part et d'autre, des champs plats et bruns s'inclinaient légèrement vers l'horizon (...)* », ou bien ce simple « *Disons que chaque possible attend.* », ou « *La vision décide de la vue.* », « *Chaque côté de la boîte de Jacques était un demi domino, donc un dé, de couleurs vives.* », « *Bien sûr, ceci est un poème, ce modèle d'enquête.* », « *une sainte dialectique entre prose et poésie.* », ou encore ceci « *Les brindilles sont les multiples sons de la lumière.* » La liste des citations est au nombre exact de ces 2025 phrases, aussi « *Un arbre nouveau griffonné* » dans la phrase peut-être la phrase elle-même s'écrivant, une véritable survivance dans le coin du crâne qui aide à vivre.

Emmanuel Laugier

\* c'est le titre du livre récemment paru de Christine Savel, *Gertrude Stein, autobiographies intempestives*, éditions Rue d'Ulm, 2016.